TÉMOIGNAGE

STEPHAN MICHIELS

TROIS MINUTES POUR LA VIE

Du hard rock à Jésus Christ

EdB

TÉMOIGNAGE

TROIS MINUTES POUR LA VIE

Stephan, qui pensait tout posséder, fait un jour le terrible constat que sa vie n'est que vide et tristesse. Plongé corps et âme dans la drogue, le sexe, et le hard rock, il devient également très vite esclave de l'argent, du matérialisme et du new âge. À la recherche de l'amour et de la liberté, c'est en criant vers Dieu, au pied d'un crucifix, qu'il voit sa vie basculer à tout jamais. Sa rencontre avec le Christ est décisive et sans retour. Il a vingt-sept ans. Après avoir tout donné pour répondre à l'appel de Dieu, il fait l'expérience que n'ayant plus rien, il a tout.

Ce livre est pour tous les âges, mais les jeunes y trouveront de nombreuses pistes pour les aider à choisir les chemins qui mènent vers le bonheur.

Sauvé de l'enfer de la drogue, cet enfant prodigue nous partage avec enthousiasme et gratitude ce qui lui donne de vivre pleinement dans la vraie lumière.

Stephan Michiels, *membre de la Communauté des Béatitudes, est marié et père de quatre enfants. Profondément missionnaire, il travaille dans la pastorale des jeunes pour le diocèse de Tournai (Belgique).*

EAN Epub : 978-2-84024-822-4
© Éditions des Béatitudes
Société des Œuvres Communautaires, avril 2014
Conception de la couverture : mc-design – Martin Casteres
Illustrations de couverture :
© Getty Images ; © Ralph Modica - Collection iStock

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

de rêver sa vie !

Je peux donc dire qu'à cette époque, je vivais, d'une certaine manière, dans un cocon doux, moelleux et même très agréable, dû au fait de me trouver dans une famille stable, avec des parents qui s'aimaient. J'appréciais également d'avoir un jardin où je pouvais m'amuser, m'occuper de tous mes animaux, faire du sport. La porte de la maison était toujours grande ouverte pour mes amis, c'est vrai que cela était bien. Cependant, avec le temps, je grandissais et trouvais que ce cocon devenait trop catho et surtout trop étouffant. Parfois aussi, ce qui se passait chez nous n'était pas cohérent avec ce que mes parents disaient vouloir être en tant que chrétiens. Face à ce que j'entendais du message d'amour annoncé à la messe et lors de lectures des Écritures, je me rendais compte que tout tournait autour de : « Ce qu'il faut faire et ne pas faire » : la loi, rien que la loi, pure et dure, mais sans amour !

J'avais de plus en plus de mal à supporter ce décalage et toutes ces règles ; je ne trouvais pas dans cette façon de vivre la liberté ni le bonheur, c'est pourquoi j'aspirais à autre chose.

Le monde fascinant de la musique

Un jour, un de mes cousins m'a fait écouter de la musique de groupes tels que Queen, AC/DC et Kiss. C'était une musique que je ne connaissais pas. On l'appelait « le hard rock ou Heavy Metal ». Elle venait essentiellement d'Angleterre et des USA.

Ma première réaction fut d'être étonné par les cris et le bruit qui s'en dégageait, je demandais à mon cousin en rigolant s'ils avaient mal aux dents ou s'ils étaient fâchés pour devoir chanter comme cela, ce qui ne lui fit pas plaisir. Mais, après quelques écoutes, j'ai commencé à m'y intéresser et ensuite, tout doucement, à l'aimer.

La première chanson que j'ai aimée était un slow du groupe

Kiss : « Sure know something », sur la face B du 45 tours « I was made for loving you » qui a connu un succès planétaire. Pour moi, à l'époque, ce tube était bien trop violent, ce fut donc par un slow que j'ai été happé par la machine rock et ses dérives.

Mon cousin avait assisté à deux soirées de concerts à Forest-National où il avait vu le groupe Queen. Il était revenu comme fou de ce qu'il avait vécu là et ne désirait qu'une seule chose : retourner au plus vite voir un concert de rock. Lors de cette discussion, je me souviens de lui avoir que c'était une folie d'aller s'enfermer dans une salle si bruyante alors qu'on est franchement mieux dehors sous le ciel. Il me répondit d'un ton énervé que je ne savais pas de quoi je parlais !

Ensuite, il me présenta quelques-uns de ses amis. Un jour, dans la chambre de l'un d'entre eux, j'ai vu un poster du groupe Kiss sur le mur : chacun des membres du groupe se trouvait sur un chopper, ces super motos made in USA ; à les voir comme ça, avec leurs maquillages et leurs vêtements outranciers, j'ai eu comme un déclic intérieur, le coup de foudre ! Je suis même sorti de cette chambre en ayant acheté le poster. C'était parti, la « folie Kissiène » venait de me prendre.

De retour chez mes parents, je pris mon vélo et je partis à Tubize chez le disquaire. C'était décidé, j'allais acheter mon premier disque de Kiss : « Dynasty ». J'y retrouvai le slow que j'appréciais et je me familiarisai tout doucement avec le reste. Ensuite, je commençai à acheter des tee-shirts et des badges. Les badges étaient à la mode à l'époque dans les années 1980 et comme j'avais des petits pots de peinture pour peindre les maquettes d'avions ou les petits soldats en plastique, je peignis un des badges que j'avais achetés. Il était à l'effigie du bassiste de Kiss, surnommé « the Demon », il tirait sans cesse la langue et sur scène, il crachait du feu et du sang. Les autres étaient plus gentils : il y avait « l'Étoile » qui était en lien avec le côté star,

« le Chat » avec son côté félin et « la Double Étoile » ou l'homme de l'espace, chacun représentant donc un profil différent grâce auquel les fans pouvaient les reconnaître ou même s'identifier à eux.

Je peignis donc la tête de Gene avec un peu de blanc, de noir et bien sûr de rouge, pour le sang qui coulait de sa bouche. Lorsque le vendeur de disques vit mon badge, il me demanda où je l'avais trouvé. Je lui expliquai que je l'avais acheté chez lui et que je l'avais peint. Tout de suite, il me demanda si j'accepterais de lui en peindre six ; en retour, comme paie, je pourrais choisir un disque de son magasin. Je pris ses six badges et en rentrant chez moi, je me mis aussitôt à l'ouvrage. Le lendemain après-midi, j'étais de retour avec, comme prévu, les six badges peints. Il fut content du résultat et me dit : « Vas-y, choisis un disque, tu l'as bien mérité. » Je repérai l'endroit où se trouvaient les disques de Kiss et j'en pris un. Après l'avoir écouté chez moi, je revins aussitôt au magasin pour en acheter un autre.

Après avoir écouté plusieurs fois mes disques, je téléphonai à mon cousin et je lui partageai mes sentiments sur tout ce que je venais d'écouter. J'étais fasciné ! Il m'invita à le rejoindre lorsqu'il retournerait dans un concert ; ainsi, je pourrais comprendre ce qu'il avait voulu me partager à sa sortie des concerts de Queen. Rendez-vous fut pris.

Mon premier concert

Le dimanche 25 janvier 1981, j'entrai pour la première fois dans une salle de concert. C'était à Forest-National. En entrant, je fus comme ravi. J'avais devant moi cette salle toute ronde remplie de sièges rouges et en descendant les marches pour arriver dans la fosse, je me disais : « Wow, je suis dans le temple du rock ! »

Le groupe à l'affiche ce soir-là était AC/DC avec, comme titre

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

D’une part, je ne serai pas fidèle et d’autre part, le mariage n’est qu’un bout de papier que l’on signe devant un curé qui ne comprend rien à l’amour, pensais-je ! Des enfants ! Pourquoi ? Quand je pense à mon père qui me disait souvent : « Je souhaite que tes enfants soient pires que toi et qu’ils t’en fassent baver plus que toi tu nous en as fait baver ! », cela ne me donnait pas trop envie d’en avoir, car si cela devait se réaliser, ce devrait être abominable à vivre.

Je souffrais tellement de cette injustice que je me mis à appliquer la loi du talion qui dit : « œil pour œil et dent pour dent » ; à partir de ce jour, je dois bien avouer que je n’ai plus donné ma confiance à une fille. Je prenais les devants en les trompant et je me disais que si un jour, je devais découvrir que celle avec qui j’étais me trompait, je pourrais lui dire en face que je le faisais bien avant elle ! Logique nulle, mais à cause des circonstances que j’avais vécues, cette logique tenait, en tout cas pour moi : ma confiance était meurtrie et cette blessure n’était pas prête d’être guérie ! Je ne savais pas qu’en vivant comme cela, mon cœur deviendrait dur comme du béton et qu’au fond, cela me rendrait encore plus malheureux. Comme je ne pouvais plus faire confiance à l’Amour, la vie s’éteignait en moi et plus rien ne pouvait me redonner la joie.

Le monde de l’école

Je n’ai jamais vraiment aimé l’école. Déjà quand j’étais tout petit, je ne voulais pas y aller ! J’ai de nombreux souvenirs horribles des rentrées scolaires. Je me cachais derrière les pilastres dans la cour en espérant que personne ne me voie, c’est vous dire ! Je qualifierai ce temps tout simplement de terrible, car je n’ai pas eu de chance. Au début, tout allait bien. J’ai eu de très bons professeurs ; malheureusement, par la suite, j’ai pu les compter sur les doigts d’une seule main.

Le pire pour moi fut mon entrée en quatrième primaire[2], j'avais dix ans ! L'enseignante était très différente des autres. Le premier jour de l'année, elle fit une interrogation ; l'année commençait fort, me disais-je ! Après avoir corrigé l'interrogation, elle sépara notre classe en deux, il y avait un grand espace au milieu de la classe avec, de chaque côté, le long des murs, les rangées de bancs. Ensuite, en fonction des points de chaque élève, elle nous dit : « Tous ceux que je nommerai iront du côté gauche. » Elle mit les autres du côté droit de la classe. Elle déclara alors : « Pour moi, il n'y a que deux sortes d'élèves : les bons et les mauvais ; il n'y a pas d'entre-deux, c'est pourquoi au milieu de la classe, il n'y a rien. » À ma grande honte, je me trouvais à droite.

Son idée était qu'elle ne voulait pas perdre son temps, elle ne se donnerait donc pas de mal avec nous, qui étions à droite, les « mauvais » élèves. Elle nous annonça donc : « Si vous arrivez à suivre tout au long de l'année, tant mieux ; sinon, tant pis ! » Et pour clôturer la discussion, elle nous interdit d'en parler à qui que ce soit.

Ce qui était terrible, dans ma petite tête d'enfant, est le fait que j'atterrissais chez les mauvais, alors que j'aurais eu ma place au milieu ! Honnêtement, peut-on vraiment dire à quelqu'un, surtout à un enfant au milieu de ses camarades, qu'il est « mauvais » ? Dans le dictionnaire, il est écrit : « Qui n'est pas bon, qui présente un défaut ; inefficace, désagréable, défectueux, méchant, incapable, nuisible et dangereux », c'est incroyable… Peut-on dire cela à des enfants de dix ans ? Dire à des petits au début de leur chemin dans la vie : « Tu es incapable, mauvais, nuisible et dangereux. » Elle ne nous connaissait que depuis quelques heures !

En moi naquit un sentiment de rejet et surtout de honte. Je pense que cette expérience m'a fait beaucoup de tort ;

aujourd'hui encore, je ne comprends pas comment on peut dire et faire cela !

J'ai eu la joie de rencontrer en 2013 le directeur de cette école, il se souvenait de moi ainsi que de mes parents et il fut très touché en entendant cette histoire. Il me dit : « Je n'étais pas au courant de cela et si je l'avais été, jamais je ne l'aurais accepté. »

Et la suite !

La cinquième primaire[3] fut difficile et la sixième pénible. Après avoir réussi les examens, le secondaire[4] s'ouvrit à moi. Au bout de la première année, le professeur me dit que je pouvais passer en deuxième[5], mais que, pour lui, mes études deviendraient de plus en plus difficiles. Il me demanda si je ne préférais pas passer dans l'enseignement professionnel. Là, je pourrais apprendre un métier manuel et ne pas devoir rester trop longtemps dans les études. Je choisis donc de prendre cette porte et je suis reconnaissant à cet enseignant de me l'avoir indiquée.

La seule chose que je regrette est d'avoir choisi ce qui semblait être le mieux pour mon père. Moi, j'aimais le bois et la nature, j'aurais aimé être menuisier ou horticulteur, je me voyais déjà dans ma serre ! Je me voyais aussi très bien travailler dans le monde animalier, travailler dans un zoo ou dans le monde de l'archéologie qui me fascinait aussi. Mais, pour mon père, revenait toujours cette petite phrase : « Tout cela ne nourrira certainement pas ta famille. »

Aujourd'hui, je peux dire que mon père s'est trompé. C'était bon de m'accompagner, mais cela restait ma vie. Pour moi, le but n'est pas que nos enfants fassent ce qui nous semble bon, c'est qu'ils soient heureux et qu'ils se réalisent dans ce qu'ils aiment. L'argent sert à vivre, mais il ne peut être le moteur de notre vie. Quand je repense au travail de mon père, il nous

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Il me semblait alors que les chrétiens étaient appelés à aimer tout le monde et surtout tous ceux qui n'étaient pas comme eux. Il est cependant vrai que le Dieu dont on parlait à cette époque était encore représenté comme un juge impitoyable.

L'image que j'avais reçue de Dieu était celle d'un vieillard juché sur son grand pupitre devant un gros livre où mon nom était inscrit. De toute sa hauteur, il me regardait avec un profond dégoût et lisait la sentence écrite dans son livre, du style : « Stephan, il n'y a rien de bon en toi, tu iras en enfer et peut-être que dans ma bienveillance, je te laisserai entrer un jour dans mon paradis, mais pour ça, on verra ! » Un peu comme mon père…

J'avais cette image de Dieu qui, dès qu'il se produit dans le monde quelque chose de mal, était aussitôt désigné comme le responsable. On entendait cette phrase : « Mais qu'est-ce que j'ai encore fait au bon Dieu pour mériter cela ?! » Ce Dieu me semblait méchant, dur et sans cœur !

Il y avait aussi dans ma famille quelques personnes qui pensaient que si elles récitaient bien leurs prières tout en menant une vie de patachons, c'était sûr que Dieu les exaucerait. Quand Dieu ne leur répondait pas, ce qui était pour ainsi dire à chaque fois le cas, elles retournaient les statues ou elles les jetaient carrément à la poubelle, en disant : « Ça ne marche pas ! »

Comment les gens ont-ils pu croire que tu agissais ainsi, Seigneur ? Qui nous a fait croire à ce mensonge ? Mon pauvre petit bon Dieu, je te demande bien pardon. Si je te sers aujourd'hui, c'est par amour et non pas parce que j'ai peur de toi ou parce que j'y suis obligé. Je te rends grâce pour ce cadeau que tu m'as fait. Le Dieu que j'ai rencontré n'est qu'amour et c'est à cette vérité que je veux adhérer.

Ma foi n'est plus basée sur celle de mon père, foi qui n'était pas réfléchie à la lumière des Évangiles ; comme lui-même n'a

pas été éduqué pour bien vivre sa paternité, je peux comprendre sa violence. D'ailleurs, sa foi, il l'a reçue lui-même de sa mère ! Je me rends bien compte à présent que mon père a dû faire un difficile chemin intérieur pour que, le jour de Noël, il nous pardonne et que, par la suite, il accepte mon choix ; pour cela, je l'en remercie encore aujourd'hui.

Ma foi aujourd'hui est basée sur l'expérience personnelle d'un Dieu qui m'aime, moi Stephan, comme je suis, là, maintenant et cela sans le mériter, sans devoir le payer. Son amour pour moi est gratuit et infini.

Quand nous vivons en vérité dans le Seigneur, avec les valeurs évangéliques comme aide et soutien, nous comprenons mieux cette parole de saint Paul : *« Tout concourt au bien de ceux qui aiment Dieu »* (Rm 8, 28) ou celle de sainte Thérèse de Lisieux, qui nous dit que tout est grâce !

Mais ce n'est pas facile car vivre en vérité par Lui, en Lui et avec Lui n'est pas de tout repos. C'est un travail dans la grâce, à chaque instant, avec une conscience très éveillée qui nous rappelle à l'ordre dès que nous sortons du chemin de la sainteté.

Je ne pense pas que Dieu nous envoie des épreuves pour pimenter notre vie, pour voir si vraiment nous l'aimons ; la vie s'arrange bien d'elle-même pour nous éprouver. Quoi que nous ayons vécu, fait ou pas fait, quoi que nous soyons à nos propres yeux, Dieu nous aime comme nous sommes.

Rencontre d'un monde de fumée

Tout a débuté le jour de mes vingt et un ans, le week-end du 10 juin 1987. J'avais commencé, le vendredi soir, avec quelques copains, à préparer ma soirée d'anniversaire, en allant chercher dans une usine désaffectée des palettes de bois pour les feux qui nous réchaufferaient et nous éclaireraient pendant la nuit du samedi au dimanche.

Pour une fois, je n'avais invité qu'une quarantaine d'amis car habituellement, on dépassait la centaine de personnes. Je ne laissais venir que ceux qui faisaient partie du cercle restreint de mes vrais potes. Il y avait mes amis motards, le moto-club des Moustiques et quelques autres. Il y avait aussi les parents de ma copine, ma sœur, ma maman et mon père. Mais mon père les déposa et ne resta pas car ce soir-là, il avait un tournoi de billard ; il faut reconnaître qu'il jouait vraiment bien au billard « Carambole » et remportait souvent les tournois. Je pense que, pour lui, ce devait être la solution pour éviter cette soirée et ne pas devoir, d'une certaine manière, cautionner mon genre de vie et rencontrer mes amis. Pourtant, pour mes vingt et un ans, j'aurais aimé qu'il soit là ! Mais cela simplifiait la situation car, au fond, il était encore fâché contre moi et les parents de ma copine.

Pour arriver chez moi, il fallait emprunter une route qu'on appelait à Hennuyères la « rue du Grand Péril ». À l'époque, je n'avais pas idée que le nom de cette rue exprimait ce que j'allais y vivre par la suite ! Près de la maison, il y avait plusieurs hangars, un jardin, un petit terrain de tennis et une vigne. Lorsque j'organisais ces soirées, le premier hangar servait de bar, il y avait des bouteilles d'alcool, des dizaines et des dizaines de packs de bières ainsi que des sodas. Dans le deuxième hangar, on installait des tables et des chaises, chacun y était à l'aise pour discuter, rigoler, boire, mais pour aussi manger et nous préparions des pâtes ou un barbecue.

Dans la cour, il y avait deux bacs en tôle qui servaient à brûler les palettes en bois. Quant au troisième hangar, je le réservais pour mes potes qui consommaient de la drogue. Je leur demandais seulement de fermer la porte et de ne pas se faire remarquer.

Une fois la soirée bien entamée, mon père était venu rechercher

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

que, vu l'état dans lequel j'étais à cause des joints, j'avais peur de ne pas l'entendre s'il venait à sonner durant la nuit. J'avais en moi cette conviction qu'il sonnerait et que je ne devais pas rater cet appel. Pourquoi ce soir-là ? Aujourd'hui, je dirais que Dieu était déjà là, à mes côtés, mais que je ne le savais pas !

Coup de téléphone, coup de théâtre

Vers deux heures trente du matin, cette nuit-là, le téléphone sonna et je ne l'entendis pas. Mais ma copine décrocha, me réveilla et me dit : « C'est ta sœur ! » Je pris le téléphone avec appréhension et ma sœur m'annonça : « Stephan, Papa a eu une crise cardiaque, si tu veux le voir encore vivant, viens vite ! » D'un bond, nous sommes partis pour Clabecq et comme nous approchions de chez mes parents, nous avons vu les gyrophares de l'ambulance qui tournoyaient.

Devant la maison, je vis les ambulanciers qui descendaient mon père sur un brancard et quand il fut à ma hauteur, je me rendis bien compte de la gravité de la crise. Ensuite, ils le placèrent dans l'ambulance que nous avons suivie jusqu'à l'hôpital de Tubize.

Après une longue attente, le médecin vint près de nous et nous dit : « Nous avons bien récupéré son cœur et de ce côté-là, tout va bien. » Ouf, me dis-je, il y a une lueur d'espoir. Mais il continua sa phrase : « Cependant, comme il est resté plus de vingt minutes sans oxygène, son cerveau est atteint et cela de manière irréversible. Il ne reviendra pas, il est dans un coma profond avec de violentes crises d'épilepsie. Il est cliniquement mort. » Mon père allait mourir !

Nous sommes tous tombés dans la consternation et nous ne cessions de remuer des idées qui nous faisaient culpabiliser.

Pendant une semaine, nous sommes allés le voir à raison de dix minutes par visite, trois fois par jour. Ces trente pauvres,

petites, si petites minutes, allaient rythmer toutes nos journées, toute notre semaine. Plus rien n'avait d'importance, plus rien n'avait de saveur. Que faire ? Tout cela était nouveau pour nous. Comment le vivre ? Où trouver de l'aide ?

Le jeudi, le prêtre de notre paroisse, ou plutôt de la paroisse de mes parents, est entré dans la chambre. Ma maman lui avait demandé de venir donner les derniers sacrements à mon père. Je fus très surpris de le voir, car je n'étais pas au courant de sa visite. Il est bien vrai qu'au fond, je n'en avais rien à faire de sa présence ! Il nous regarda, regarda mon papa, lui donna l'extrême onction et partit aussi vite qu'il était venu. Cela me choqua profondément, il aurait pu au moins nous dire bonjour, nous demander comment allait papa, comment nous allions, etc. Il aurait pu même faire semblant d'être un peu triste pour nous ! Mais non, rien. J'essayais en moi-même de lui trouver de bonnes excuses, mais, malgré tout, au fond de moi quelque chose venait de se briser et je me disais intérieurement : « L'Église n'est bonne qu'à profiter de nous durant notre vie ! » Mon père était allé si souvent entretenir le jardin de ce curé, en tondant, en bêchant, en lui rendant service et en l'invitant parfois à notre table.

Le reste de la journée, maman, ma sœur, ma copine et moi ne savions que pleurer. Nous essayions au mieux de nous occuper de maman. Mais, une fois rentré chez moi, je m'écroulais et ne me relevais qu'avec peine. Un jour, dans la chambre d'hôpital, je me suis placé au-dessus de mon père pour le regarder dans les yeux et espérer un petit signe qui me montrerait qu'il reviendrait parmi nous. En le fixant, j'avais l'impression qu'il était conscient de ma présence et de son état. Une larme coula le long de sa joue. Je dis alors au médecin qu'il y avait un réel espoir. Il me répondit que cela ne voulait rien dire. Pour ma part, je pense que c'était le seul moyen que papa avait réussi à trouver pour

nous dire qu'il était présent et qu'il nous entendait.

La fin d'une vie

Le médecin demanda à maman de lui donner l'autorisation de débrancher tous les appareils qui maintenaient papa en vie. Il voulait le sortir des soins intensifs et le laisser partir tout doucement, dans une chambre où nous pourrions être seuls avec lui pour vivre ces derniers instants. Pour le médecin, il n'y avait pas d'autre alternative car mon père n'était plus qu'un légume.

Il est très difficile d'avoir le recul nécessaire pour faire les bons choix. Dans ces situations, nous subissons les événements plutôt que de les gérer paisiblement. Ce médecin ne nous a pas aidés à discerner de façon juste, bien au contraire ! Je regrette de ne pas avoir bénéficié de présences aidantes, aimantes et compatissantes en ces moments.

Ma mère accepta, après plusieurs jours de demandes renouvelées qui étaient proches du harcèlement. Je ne trouve pas juste d'être mis sous pression, dans des situations si douloureuses, et je persiste à dire que mon papa était conscient.

Le samedi 14 septembre, les infirmiers placèrent mon papa seul dans une chambre et nous nous sommes réunis autour de lui, nous préparant à le voir nous quitter. Au bout d'un long moment, sa respiration se mit à ralentir, mais c'était comme s'il manquait quelque chose pour qu'il puisse partir en paix. Une phrase qu'il m'avait dite quinze jours plus tôt me revint en mémoire : « Maintenant, je sais que je peux partir en paix, que tu t'occuperas bien de maman et de ta sœur ! » Je me levai, passai mon bras sous sa tête, posai mon front contre son front et dis en moi-même : « Papa, tu peux partir près de ton Dieu que tu as tant aimé, je m'occuperai bien de maman et de ma sœur, vas-y ! » J'ai compté jusqu'à trois, lentement : un, deux, trois. Et il a cessé de respirer. Ma maman a dit tristement : « Ça y est, il est

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

tranquille pour vivre mon trip. » Il m'expliqua alors que lorsqu'il prenait ça, c'était tellement fort qu'il en profitait pendant trois jours ! Parfois, il était convaincu d'être un oiseau et s'il arrivait à ouvrir la fenêtre, il tenterait de s'envoler tant il se sentait puissant. Il me disait aussi qu'il passait par des moments de très grandes angoisses et que le danger était de se couper les veines. La dernière fois que je l'ai vu, il y a quelques années, il n'était pas beau à voir, toujours dans le gaz et un corps qui ne tient debout que par habitude.

Ces moments de grande angoisse s'appellent les « bad trip », les mauvais retours. La personne qui vit cela passe de son état d'euphorie à un état de grande peur, d'un seul coup. Il y a aussi des moments où l'on vit une « montée : une expérience proche de la mort, comme une petite overdose.

Il y a aussi ces cauchemars où, en pleine nuit, on entend hurler à côté de soi et en se réveillant, tout en sueur, on découvre que personne n'a crié.

Tous ces effets n'étaient pas prévus au programme, voilà ce que nous devrions dire aux jeunes qui sont tentés par cette substance qui est trop souvent présentée comme une amie ! Rarement j'entends ce genre de choses à la télévision ou dans les autres moyens d'information.

Combien d'amis ai-je perdu à cause de la drogue et de ses effets ? Plusieurs sur leur moto, un autre en voiture, celle-ci qui s'est rompu le cou en tombant du haut de son escalier, ou encore celui-ci qui est mort étouffé dans son vomi. Encore un autre qui, après avoir brûlé son matelas dans un cachot de commissariat, mourut asphyxié ; le dernier alla marcher dans la mer et s'y noya. Voilà l'espérance de vie quand nous n'avons que la drogue comme substitut de bonheur.

Souvent, je pense à eux et je me dis : « Pourquoi n'ont-ils pas crié vers Dieu pour qu'il les sauve ? ». D'où l'urgence

d’annoncer la bonne nouvelle, parce que s’ils avaient eu l’occasion d’entendre parler de ce Dieu d’Amour, ils seraient peut-être encore vivants aujourd’hui.

Retour à la vie normale

Les semaines passèrent et mi-février, je commençais à apprécier un peu plus la vie. Je me donnais des points à respecter pour suivre ce nouveau chemin. Petit à petit, je me rappelais certaines choses que mon père m’avait dites. Une des phrases qui me revenait sans cesse était : « Stephan, lis la Bible, tout est dans la Bible ! » et également : « Stephan, fais le Carême au moins une fois dans ta vie. Au début, tu prends une feuille de papier et tu écris tout ce à quoi tu décides de renoncer pendant ces quarante jours. Tu t’y tiens jusqu’au bout et tu verras, à la fin du Carême, tu auras une surprise ! » Comme le Carême arrivait, je me suis dit que rien ne s’opposait à ce que je le fasse cette année-là, je pris donc une feuille et je commençai à écrire tout ce dont j’allais me priver durant ces quarante jours.

Je commençai par tout ce que j’aimais vraiment, par exemple le café au lait avec deux sucres : je ne pouvais m’en passer et je décidai donc de ne plus prendre que du café noir. Je passai tout au crible de la même façon pour pouvoir vraiment avoir de quoi me priver, de quoi offrir et souffrir un peu et, en même temps, voir où j’étais encore esclave.

En même temps, j’ouvris la Bible pour la première fois depuis longtemps. Je commençai par la Genèse et après le Carême, j’ai continué à lire et je l’ai ainsi terminée un peu après la Pentecôte. J’étais tellement assoiffé de la parole de Dieu et je ne le savais pas ! À chaque fois que je lisais l’Écriture Sainte, je ressentais plus de force, cela me donnait envie de changer et surtout d’aimer !

Je lisais des heures et des heures, le jour comme la nuit.

Comme j'étais indépendant au niveau du travail, cela ne me gênait pas trop de passer autant de temps à lire. Je n'étais pas fatigué, je priais sans cesse et je me remémorais les passages lus la veille.

Quand je suis arrivé au livre des Psaumes, je me suis retrouvé d'une manière très spéciale dans ce que je lisais, c'était comme si le texte parlait de moi, j'y retrouvais ma vie. Je lisais ce que j'avais souffert et souffrais encore, comme si c'était mon histoire. Je pense que j'ai pleuré pendant des semaines en lisant la Bible, tellement j'étais touché de tout ce que je lisais.

Arrivé aux Évangiles, en voyant Jésus qui guérissait les blessures des gens, combien il était proche d'eux et combien toute sa vie avait été si remplie d'amour et d'attention pour les autres, je me rapprochai progressivement de Jésus. Pendant ces semaines, j'ai découvert qu'il était vraiment Dieu, que j'étais pécheur et que j'avais besoin d'être sauvé, j'ai découvert aussi l'importance de la prière et du pardon.

Marraine Halle

La mère de mon papa était très branchée sur les apparitions de toutes sortes et voulait que nous allions ensemble à San Damiano. Elle était catholique, très pratiquante, mais, comme disait ma maman, elle était froide comme un glaçon. Il est vrai qu'elle avait eu une vie assez difficile à cause de son mari, mon grand-père, qui est mort un peu après notre naissance, mon frère et moi. Mon grand-père était alcoolique. La vie chez mes grands-parents paternels était difficile : elle, dure et froide et lui, si fréquemment saoul et violent.

Je garde des souvenirs incroyables de ma grand-mère, marraine Halle. Le dimanche, jour où pas un catholique ne travaille – ou ne devrait travailler – elle venait chez nous. Après avoir préparé le repas et fait la vaisselle, ma mère devait lui couper les

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

juge et qui, du haut de son ambon, me regardait de toute sa hauteur et cherchait dans un gros livre ce que j'avais fait de ma vie ; moi, grand comme un grain de poussière, au fond de la grande salle du jugement, je tremblais de tout mon corps. Triste image de celui qui venait de me visiter et de me révéler combien j'étais aimé et désiré par Lui. Il m'a accordé du temps et m'a laissé libre pour qu'un jour, je lui demande pardon dans le sacrement de réconciliation.

J'ai fait un chemin de pardon envers l'Église et envers le prêtre qui avait donné le sacrement des malades à mon papa. D'ailleurs, neuf ans plus tard, je l'ai retrouvé dans un home pour personnes âgées et nous avons pu parler de tout cela. Je suis reparti réconcilié par la rencontre avec ce vieil homme qui, quelques mois plus tard, rejoignait le Père.

Tout cela m'a permis de déposer mes péchés dans le sacrement de réconciliation. Le jour où je l'ai fait, après avoir reçu l'absolution, je me suis senti lavé, purifié, beau. En sortant de l'église, j'étais tout léger, je venais de déposer quinze années de péché. C'était comme si je bondissais de joie, léger, comme les cosmonautes en apesanteur, j'étais pardonné et, surtout, complètement aimé, libéré et « miséricordié ».

Depuis ce jour, je continue régulièrement de fréquenter le sacrement de la réconciliation. Bien sûr, tout ce que j'y dépose est bien moins énorme que cette fois-là, mais aujourd'hui encore, j'ai besoin de donner cela au Christ pour pouvoir continuer à avancer.

L'humilité de Dieu

Si je devais donner une image de ce que j'ai vécu dans ma chambre, ce serait celle d'un Dieu qui peut se mettre à genoux devant sa créature et lui demander pardon. Je trouve cela tout bonnement magnifique, prodigieux, quelle humilité, quel

abaissement, merci, Seigneur !

Le lendemain, je me rendis compte qu'en fait, le seul qui ne m'avait pas menti durant ma vie était mon père, lui qui m'avait parlé à sa manière de la rencontre de Dieu, à la fin du Carême.

Je trouve que le plus dur, après une telle rencontre, c'est qu'une fois « redescendu sur terre », il nous faut attendre pour revivre un tel face à face. Nous avons retrouvé le goût de la vie, mais il reste en nous un je-ne-sais-quoi de mélancolie. Et je peux dire comme saint Philippe Néri : « Le plus dur est de rester, de continuer à vivre et d'attendre le grand jour où enfin nous pourrons pour toujours être avec Lui. »

Une autre parole de la Bible pour définir ma rencontre se trouve dans le livre d'Isaïe au chapitre 43 :

> *« Je te connais par ton nom et je t'aime, ne crains pas, car je t'ai racheté ; je t'ai appelé par ton nom, tu es à moi, tu as du prix à mes yeux et je t'aime. »*

3

Et après ?
La présence de Dieu

Et après

Tout s'arrêta brutalement, je ne dormis plus de la nuit car j'étais rempli de joie, de paix et j'étais heureux, une drôle de sensation, car il y avait tellement longtemps que je n'avais plus connu de tels sentiments. Quand j'étais petit, grâce à la cheminée dans ma chambre, j'arrivais à éviter les coups, et là, dans cette chambre, au pied de cette autre cheminée, Jésus était venu me sauver.

Ici, je dois vous faire lire une parole qui est en lien avec ce que je venais de vivre et qui me touche particulièrement :

> *Ayant appris que Jésus arrivait de Judée en Galilée, il alla (le père de l'enfant) le trouver : il lui demandait de descendre à Capharnaüm pour guérir son fils qui était mourant. Jésus lui dit : « Vous ne pourrez donc pas croire à moins d'avoir vu des signes et des prodiges ? » Le fonctionnaire royal lui dit : « Seigneur, descends, avant que mon enfant ne meure ! » Jésus lui répond : « Va, ton fils est vivant. » L'homme crut à la parole que Jésus lui avait dite et il partit.* (Jn 4, 47-50)

J'y vois mon père arrivant au Ciel et se jetant au pied du Bon Dieu afin de prier pour moi ! Et aujourd'hui, je peux dire que je suis bien vivant !

Au matin vinrent en moi d'étranges pensées : « Est-ce que j'ai rêvé ? Que s'est-il vraiment passé ? Ne serais-je pas devenu fou ? » Le trouble entra en moi et je ne savais quoi faire, sauf qu'il fallait que j'en parle à quelqu'un. Or, je ne voyais personne d'autre que ma maman. Je pris donc la voiture et me rendis chez elle.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

non plus sur des souvenirs ou des choses entendues, mais sur une expérience personnelle et sur une rencontre : lorsque l'on a fait cette expérience, notre foi est construite sur le roc.

C'est avec cette foi que de nombreux chrétiens sont morts martyrs, car ils ne croyaient pas à quelque chose, mais bien à quelqu'un et ce quelqu'un, ils le savaient vivant. Au fait, ai-je moi aussi cette foi, suis-je prêt à aller au martyre pour témoigner de ma foi ?

Après la Pentecôte, j'ai eu très à cœur de tirer une parole dans la Bible. En fait, depuis le matin, j'avais la certitude que Dieu m'appelait de manière encore plus forte que d'habitude à le suivre, mais je ne savais toujours pas comment cela allait se faire.

Je fis donc confiance à cette certitude intérieure, je pris la Bible et je dis au Seigneur : « Seigneur, je vais ouvrir la Bible et lire le passage où mes yeux se poseront. Que là où je tombe, ce soit ce que tu veux pour moi. » Je ne savais pas à l'époque que cela se pratiquait couramment dans le Renouveau charismatique ou dans les communautés nouvelles. J'ouvris donc la Parole et je tombai sur le texte du jeune homme riche dans l'évangile de saint Luc !

Je lus tout le passage et je compris que le bon Dieu me disait : « Stephan, si tu veux me suivre, vends tout ce que tu as, donne-le aux pauvres et ensuite, viens et suis-moi. » Cette parole m'alla droit au cœur, elle me parlait de manière claire et précise. Je compris que la réponse à mon appel commençait par le dépouillement de tout ce que j'avais, qu'il me fallait entrer dans une certaine folie et tout donner, sans savoir ce qui allait suivre.

C'est un peu comme dans le film *L'Arche perdue*, au moment où le héros doit marcher dans le vide pour rejoindre l'endroit où est déposé le Saint Graal. Il voit sous lui le vide et il sait qu'il va tomber, mais il fait confiance en ce qui lui est dit et il met son

pied dans l'abîme ; apparaît alors un pont qui le conduit de l'autre côté !

C'est aussi un peu comme quand Dieu dit à Abraham : *« Quitte ton pays et va là où je te le dirai. »* Bien sûr, Abraham n'a pas reçu l'itinéraire à suivre, en lui disant partout où passer comme avec un GPS, il a dû entrer dans cette confiance et surtout dans une attitude de profonde écoute intérieure pour y déceler la voix de Dieu et ainsi arriver au lieu de son repos.

Quelle demande d'abandon, quelle demande de confiance, sans aucune preuve concrète ! Tout ce que je savais, c'est que je devais le faire !

Aujourd'hui, ce que je crois de tout mon être et que j'essaie de vivre encore, c'est que l'année liturgique et chacun de ses moments forts nous sont donnés pour « faire mémoire », c'est-à-dire pour réactualiser l'événement passé et le rendre présent. Là, maintenant et devant nous !

Lors de chaque eucharistie, Jésus se rend présent devant nous dans sa mort et sa Résurrection. Lisons les écrits du saint Padre Pio qui avait une grâce particulière pour célébrer l'eucharistie. Comme le disaient les gens : « Il vivait la messe en communion aux souffrances du Christ. »

Ainsi, toute la vie de Jésus est concentrée dans une seule eucharistie, mais malheureusement, avec nos yeux de chair, nous ne voyons rien ou seulement très peu de choses et nous n'arrivons que pauvrement à comprendre ce grand mystère.

C'est tout simplement ce que j'ai eu à vivre tout au long de cette expérience. À Noël, je demande à Jésus de venir naître dans mon cœur ! Pendant les semaines qui séparent ce soir de Noël du début du Carême, j'arrête la drogue, je commence à prier et à lire la Bible, ce qui me prouve qu'Il était déjà là à l'œuvre. Ensuite, viennent les quarante jours de sacrifices et d'offrandes, pour en arriver, le Vendredi saint, à être touché par

Jésus mort et crucifié pour moi ; trois jours plus tard, comme, d'une certaine manière, j'étais mort, Lui est venu me redonner la vie au cœur même de mes enfers et de mes morts. Il m'a relevé d'entre les morts et m'a libéré par la grâce de Pâques. J'ai pu rencontrer l'Amour du Père ! Ensuite vient la confession où je découvre encore plus l'Amour du Fils, puis la communion au corps de Jésus Eucharistie et pour finir en beauté : la Pentecôte ! Recevoir son Esprit Saint pour me donner d'avancer sur son chemin.

C'est le cœur de mon témoignage : mon année commence non pas au premier de l'an, mais bien à Noël ! C'est accueillir Jésus Enfant, parce qu'accueillir un enfant, tout le monde peut le faire, il est si petit, si fragile et si pauvre ! Voilà la grâce la plus importante que la liturgie peut nous apporter et qu'elle nous apporte chaque année.

C'est parti !

Je commençais à tout trier, je donnais tout ce que j'avais : meubles, télé, chaîne stéréo, tous mes disques, mon argent. Pour la maison, j'ai mis une annonce dans un journal et deux semaines après, elle était vendue : la première personne qui s'est présentée l'a achetée. Ce fut d'une simplicité déconcertante, mais je savais que le bon Dieu y était pour quelque chose.

Une fois que Dieu peut se révéler à un cœur, il lui fait goûter sa Providence : on voit alors Dieu à l'œuvre dans les moindres détails de notre vie, on voit combien Il est proche de nous. Dieu sait ce dont nous avons vraiment besoin et nous le donne lui-même.

Je finis de vider la maison et la dernière nuit, je me retrouvai sans rien. J'ai passé cette dernière nuit à prier. Au petit matin, je me suis endormi par terre dans cette chambre où j'avais rencontré Dieu. Le matin, les nouveaux propriétaires étaient là,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

fois que je voulais le passer à l'arrière de mon dos, cela me faisait souffrir. Lors de cette prière, il annonça que des personnes qui souffraient de douleurs au bras étaient guéries et elles en avaient la preuve parce qu'elles étaient comme inondés d'une grande chaleur à ce moment-là.

Je ressentis cette chaleur comme annoncé et ensuite, il demanda à toutes les personnes ayant été guéries de se lever ceci pour l'édification de leur foi, mais aussi pour que tous ceux qui étaient présents puissent louer Dieu : car Dieu est vivant et nous guérit. Je me levai. Je dois bien reconnaître que depuis ce jour, je n'ai plus jamais eu de problèmes avec mon bras. Que Dieu soit loué !

De retour à la maison, je me mis à dévorer le livre du père Tardif : *Jésus a fait de moi un témoin*. Je l'ai lu d'une seule traite et je peux, sans honte, dire que j'ai pleuré tout le long de ce livre. Mais pas des larmes de tristesse, non : des pleurs de joie, j'étais tellement touché de voir ce que Dieu faisait à travers Emiliano ! Toutes ces personnes qui retrouvaient la foi et la santé – et voir ce Jésus bienveillant au milieu de son peuple – était pour moi encore plus surprenant.

En fermant ce livre, je priai en disant : « Seigneur, fais de moi un témoin, que ce témoignage de tout ce que tu as fait pour moi puisse être aussi partagé un jour partout dans le monde ! »

La communauté des Béatitudes

Pendant cette semaine passée à Beauraing, j'eus l'occasion de rencontrer la communauté des Béatitudes à plusieurs reprises. À la fin de la semaine, je décidai de retourner un jour les voir.

Au début du mois de novembre 1993, j'y allais. C'était un samedi et le samedi soir sont célébrées les vêpres byzantines où, en plus de très beaux chants, il y a un temps d'exhortation suivi d'une démarche de prière. Après, on se rend au réfectoire pour

partager un repas et finir par des danses d'Israël.

Après avoir parlé avec un communautaire, un rendez-vous fut fixé à la fin du mois de novembre pour que je puisse y passer une semaine. Je pourrais ainsi vivre tout ce que vivait la communauté et pouvoir décider si je voulais essayer d'y passer ensuite un temps plus long afin de discerner si je me sentais appelé là.

Je débarquai donc avec quelques affaires et me mis aussitôt à essayer d'entrer dans l'esprit de la communauté. Le constat à la fin de cette semaine fut que je me sentais comme si j'avais toujours vécu là, comme si j'étais chez moi !

C'était très bizarre car c'était la première fois que je vivais cela ! Ce qui me touchait le plus était de voir tous les états de vie vivre ensemble, de voir des jeunes comme des moins jeunes, de voir des prêtres, des moines, des moniales et surtout des familles. J'étais touché de voir des gens qui vivaient en Église comme « peuple de Dieu » et qui marchaient à la suite du Christ, en mettant tout en commun, en vivant pauvrement et simplement.

Je retournai chez ma maman, mais, en moi, c'est comme si j'étais toujours là-bas. J'y suis retourné encore une fois, un peu avant Noël, et à la fin de cette semaine, le frère référent et moi, nous avons décidé que ce serait bien que la prochaine fois, je vienne plus longtemps : pour une durée d'un an.

Noël 1993 et le départ

Je passai donc mon dernier Noël avec ma maman, l'ambiance était un peu moins joviale, car nous savions que je partirais bientôt. J'avais terminé tous les travaux entrepris, la maison était presque impeccable et le 13 janvier 1994 – c'était un jeudi – je vins enfin rejoindre la communauté.

Je reçus une chambre avec un lit, une table, une chaise, une armoire et un lavabo. Je me disais : « Que me manque-t-il ?

Rien. Quand je pense à la maison, à tout ce que j'avais et qu'aujourd'hui, je n'ai que ça ! Quel bonheur ! Enfin, je vais pouvoir commencer à vivre vraiment pauvrement. »

Mais la vraie pauvreté qui résonnait en moi n'était pas seulement de ne rien avoir, car c'est encore facile, ni de renoncer au pouvoir, à la notoriété, etc. La pauvreté que j'ai trouvée est une pauvreté du cœur, une pauvreté qui nous permet d'être dans la présence de Dieu et là, je trouvai la pauvreté à laquelle j'étais appelé, je trouvai aussi ma propre pauvreté.

Comme l'a dit un jour un frère de la communauté, quand on cite ce passage de l'évangile des Béatitudes : *« Heureux les pauvres en esprit »*, il s'agit de ceux qui permettent à l'Esprit Saint d'agir en eux, qui laissent l'Esprit Saint les appauvrir de tout ce que ce monde leur propose ! Quand je dis « le monde », je veux dire ici tout ce qui rejette Dieu, tout ce qui nous dit que le bonheur est dans l'avoir, le faire, le pouvoir et dans les plaisirs faciles.

J'ai rencontré parfois dans ma vie des gens qui disent que le monde au sens de la Création est mauvais. Personnellement, je pense qu'ils ne sont pas dans le regard que Dieu porte sur toute l'humanité, parce que le regard de Dieu n'est qu'amour. Il est en effet écrit dans l'évangile de saint Jean, au chapitre 3 verset 16 : *« Oui, Dieu a tant aimé le monde qu'Il a donné son Fils unique, pour que tout homme qui croit en lui ne périsse pas, mais ait la vie éternelle. »*

J'aime beaucoup un passage de la vie de sainte Faustine. Un jour, quand Jésus lui parle, elle lui demande : « Jésus, est-ce que Judas est au paradis ? » Il lui dit : « Je ne répondrai pas à ta question, car je ne voudrais pas que l'on abuse de ma miséricorde, mais sache que même l'âme la plus noire est chérie de mon Père. » Que dire après ces mots !

Malheureusement, il arrive encore que l'on entende un

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Dieu qui, d'une certaine manière, se servait de mes précautions pour m'entraîner à la confiance.

Au bout de ces deux années, Kristina avait fini avec brio son premier cycle universitaire et elle devait commencer son deuxième et dernier cycle pour devenir psychologue, seulement il y avait un choix à faire : ou bien je quittais la communauté et partais avec elle ; ou bien elle arrêtait ses études et venait vivre avec moi à la communauté. Nous en avons parlé longuement, nous avons remis tout cela dans la prière et un jour, la décision fut mûre.

Le choix était qu'elle venait à la communauté, mais elle avait dit au Seigneur que le contrat qu'elle faisait avec lui était qu'un jour, elle devrait avoir l'occasion de finir ses études. Nous étions en juillet 1996.

À nous deux !

Nous commencions donc notre chemin ensemble en apprenant à vivre en fonction de l'autre, tout en apprenant aussi à vivre dans la communauté et nous voilà au jour de nos fiançailles.

C'était en janvier 1997, je me souviens que ce jour-là, de nombreuses personnes ne pouvaient pas venir car il avait neigé en abondance. J'avoue que j'avais demandé ce petit cadeau au Bon Dieu, car j'ai toujours aimé la neige. Ce fut un grand jour, nous déposions un nouveau caillou blanc sur le chemin de nos vies.

Le temps des fiançailles est un moment important, on est comme dans un atelier, ce temps est fait pour pouvoir apprendre à connaître l'autre, à l'aimer, non pas pour ce qu'il pourrait nous donner, mais plutôt à l'aimer comme il est et non pas comme je voudrais qu'il soit.

L'inverse peut se passer. Or, le plus important, ce qui fait que l'on pourra passer les moments durs de la vie, c'est quand on

cherche, non pas son bonheur, mais celui de l'autre ; si tous les deux vivent cela, le bonheur est très proche. Je pense qu'ainsi, les bases du couple seront plus solides.

De plus, nous nous sommes rendus dans des lieux où étaient organisées des retraites pour fiancés et les personnes que nous y avons rencontrées nous ont beaucoup aidés. Je conseille d'ailleurs toujours aux jeunes fiancés de vivre de tels moments.

Le temps des fiançailles doit nous donner un jour de pouvoir en vérité nous engager avec un autre pour le rendre heureux. Je crois que c'est cela le véritable amour.

Le temps passa et nous voici enfin arrivés au grand jour de notre mariage ! Toutes nos familles étaient là. Il y avait aussi les communautaires et bien sûr les amis. Il eut lieu le 14 juin 1997 et le soleil était de la partie.

Un jour, nous nous étions rendu compte que nous avions, au même moment, fait une prière à peu près identique au Bon Dieu, nous nous sentions donc très proches de l'histoire de Sarra et de Tobie. Kristina avait en effet demandé au Seigneur que celui qui serait son mari soit un jumeau et qu'il soit de langue française. C'est pourquoi, le jour de notre mariage, nous avons choisi le texte de Tobie et Sarra comme première lecture, car nous trouvions dans ce texte un peu de ce que nous avions vécu.

Une fois la soirée terminée, nous avons décidé d'offrir notre première nuit de jeunes mariés à Jésus et une fois couchés, nous nous sommes tout simplement endormis dans les bras l'un de l'autre.

Ce fut un jour de grande bénédiction et de grande joie, ensuite nous nous sommes envolés vers la Terre Sainte pour y passer les trois semaines de notre voyage de noces. Nous avions en effet choisi de ne pas recevoir de cadeaux, mais de l'argent pour payer le voyage de noces. Le montant reçu fut exactement ce qu'il nous fallait pour tout payer !

Une fois là-bas, nous avons pris le temps de découvrir le pays de Jésus. Nous avons passé un temps dans le désert à dos de chameau, ensuite nous sommes allés au mont Sinaï, nous avons aussi eu l'occasion de nager dans la mer Rouge et, pour finir, nous avons visité Jérusalem et les villes entourant le lac de Tibériade. Nous sommes revenus avec de nombreux souvenirs.

Formation communautaire

En 1997, nous sommes partis en France, à Mortain, pour une année de formation, dans une grande maison de la communauté. Nous étions en tout une centaine de personnes venant de tous les coins de la planète, ce fut une année riche d'expérience.

En janvier se préparait ce qui allait changer notre couple pour en faire une famille, notre premier enfant fut conçu. Quel bonheur d'avoir conscience de l'acte que nous posons et qui donne un magnifique petit être humain, neuf mois plus tard !

Une nuit où j'étais réveillé, j'eus sur le cœur de prier sur le ventre déjà bien rond de mon épouse et tout en priant pour que tout se passe bien jusqu'à l'accouchement, j'eus sur le cœur que ce serait une fille et qu'elle devrait s'appeler Céline.

Le matin, je dis à Kristina : « Tiens, tu sais ce qu'il s'est passé cette nuit ? » Je lui expliquai tout et elle me dit que pour le prénom, elle en avait toute une liste et qu'il y en avait sûrement un autre qui serait aussi bien. Je lui dis : « Si ce que j'ai vécu est vrai, alors demandons au Seigneur de nous donner un petit signe et nous saurons alors si c'est bien le prénom que le Bon Dieu voudrait que nous donnions à notre enfant. » Et elle fut d'accord.

Quelques jours passèrent et un jour où nous sortions de la classe, nous rencontrâmes deux petites filles que nous ne connaissions pas, mais qui devaient être des voisines. L'une d'elles vint vers moi et me dit : « Tiens, j'ai fait un dessin et je

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

seulement les médicaments. En effet, quand ils rencontraient des missionnaires, ils ne faisaient jamais rien payer. C'était leur manière de nous remercier pour ce que nous ferions dans leur pays, car ils savaient plus que nous le sacrifice que cela nous demandait et ils connaissaient le besoin vital de missionnaires pour leur pays.

Il faut que j'explique comment a été trouvé le prénom d'Aurélie, un peu dans la même lignée que pour Céline. Une nuit, j'ai été réveillé et, dans mon cœur, montait en moi le désir de prier pour l'enfant qui devait naître, ce que je fis ; comme pour la première fois, un prénom monta dans mon cœur et c'était : Aurélie. Quel beau prénom, me disais-je.

Le lendemain matin, j'expliquai tout cela à Kristina qui me dit : « On verra ! Si c'est la volonté de Dieu, qu'Il nous le dise ! » Et ce fut fait, le dimanche suivant. Nous étions à la plage, toujours à la même place, devant l'ambassade du Canada ; d'ailleurs, soit dit en passant, l'ambassadrice, Madame Lucie, était d'une grande attention pour les enfants et bien souvent, elle venait avec d'autres dames québécoises nous donner des vivres et d'autres choses pour les enfants. Ce dimanche-là, donc, et cela pour la première fois, il y avait un couple d'Européens avec une petite fille blonde ; tout en jouant au foot avec les enfants, j'avais le désir d'aller la voir, mais je n'osais pas. Ma petite Céline me demanda si je voulais bien aller la présenter à cette petite fille et j'en profitai donc pour aller à sa rencontre. Elle dessinait quelque chose sur le sable, je lui demandai ce que c'était et elle me répondit : « Aurélie, mon amie ! ». Quel étonnement, j'ai reçu littéralement une claque et j'appris par là qu'il fallait que je sois plus disponible à écouter et à obéir à cette petite voix intérieure.

Je laissai Céline jouer avec cette petite fille et allai tout expliquer à ma tendre et chère épouse ; le signe était donné, le

bébé s’appellerait Aurélie.

L’orphelinat

À l’orphelinat vivaient une dizaine d’enfants et malgré leur appréhension, face au changement de responsables, ils entrèrent vite dans le jeu ; même si ce n’était pas facile tous les jours, nous avons passé de très beaux moments ensemble.

Il y avait la sortie du dimanche où, après la messe à la cathédrale, nous prenions un repas festif. La Résurrection, ça se fête chaque dimanche ! Et là, ça se fêtait vraiment. Après la vaisselle, nous allions tous à la plage pour nous baigner et surtout pour jouer au foot !

L’eau était chaude, pas comme chez nous où on commence par un doigt de pied et ensuite, avec beaucoup de courage, on se mouille petit à petit pour finir par plonger et être à moitié gelé. Là, on pouvait plonger sans aucun risque d’hypothermie, au contraire.

Notre rôle face aux enfants était de veiller au suivi scolaire, de leur donner une éducation civique et aussi de leur donner une formation spirituelle en les aidant à prier. La communauté avait déjà accueilli beaucoup d’enfants dans la vie de cette maison, et cela tout au long des années. Au début, le Gouvernement était étonné de cette entreprise, car ils disaient qu’en Afrique, il n’y a pas d’orphelins : il existe ce que l’on appelle la famille élargie et il était donc impossible qu’un enfant n’ait pas d’oncles, de cousins ou de proches pour le prendre en charge. Après que la communauté eut accueilli une centaine d’enfants, l’État gabonais dut bien se rendre à l’évidence et ouvrir un, puis deux centres pour accueillir les enfants orphelins ou abandonnés. Grâce à cela, la maison tout doucement a arrêté d’accueillir des enfants et, par la suite, changea de vocation.

Voilà ce qu’est l’Église : pour moi, elle est toujours appelée à

être prophétique et ensuite, elle peut laisser d'autres s'occuper de ce qui manquait avant son arrivée ; ainsi, elle continue à faire avancer le monde, vers plus de charité, de dignité et de respect pour toute vie.

Encore aujourd'hui, le monde a besoin de l'Église, d'une Église qui le pousse vers ce qui est bon et beau, vers la vraie vie.

D'autres activités

Là, le bon Dieu m'a donné l'occasion de refaire de la radio ! Comme je l'ai déjà dit, quand Dieu nous prend à son service, tout ce que nous avions comme talents avant de le connaître est, un jour ou l'autre, remis au goût du jour. Non plus pour un plaisir personnel ou égoïste, comme c'était le cas pour moi avant ma conversion, mais une fois passé ce que l'on appelle « les purifications », alors tout est remis dans l'axe et cet axe se nomme : « Tout pour le bon Dieu ! » Sur cette radio, je ne passais évidemment pas de hard-rock, non, je passais des chansons d'artistes chrétiens et surtout les chants de Sylvie Buisset, chants sublimes tirés de poèmes de sainte Thérèse de Lisieux. Ensuite, je lisais l'histoire d'un saint ou d'une sainte, c'était très simple, mais j'ai bien aimé faire cela.

L'autre chose que le Seigneur m'a permis de vivre était un vieux rêve : je rêvais d'être professeur de religion et le deuxième jour après mon arrivée, on me proposa un poste dans l'école voisine. Grande fut ma joie de pouvoir dire oui à cette demande et de me dire que vraiment, rien n'est impossible à Dieu. Moi ? Prof ? Chouette !

Chaque classe était remplie d'enfants, je veux dire vraiment remplie : il y avait à peu près trente bancs, avec chaque fois au moins trois élèves dessus, ce qui donne 90 élèves. Je ne vous dis pas les corrections ! Mais il y avait une très bonne ambiance, mêlant bonne humeur et respect.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

normale au sein même de leur famille.

Comme à notre arrivée, une fête fut organisée avec chants, danses et repas festif ; tout le monde reprit le pick-up et tous nous saluèrent à l'aéroport.

Vous savez, un dicton dit que lorsque l'on a vécu en Afrique, on y laisse un peu de son cœur et c'est bien vrai. Il est vrai aussi que j'ai beaucoup appris pendant ce temps et une chose que je comprenais un peu mieux, c'est que quand on a une couleur de peau différente des autres, ce n'est pas tous les jours facile, mais au moins, cela pourrait m'aider pour encore mieux accueillir à l'avenir les gens de couleur.

Le Québec : deuxième mission

Une fois arrivés à Zaventem, nous sommes partis directement en Allemagne chez ma belle-mère, pour prendre un peu de repos et des vacances. Ensuite, en Belgique, nous avons passé un peu de temps dans la famille de ma sœur. Que faire après ?

Après un bon temps de discernement, nous avons constaté que nous avions toujours en nous « la vocation de famille missionnaire » et ce désir de repartir en mission.

Nous avons donc décidé, en commun accord avec la communauté, que nous partirions pour le Canada et plus particulièrement pour le Québec, car cette maison demandait à accueillir plus de familles. Ils cherchaient des gens pour s'occuper de leur magasin et de la vente d'articles religieux.

Nous voilà de nouveau avec nos valises et, à quatre, nous nous préparions à reprendre l'avion avec, en plus, un passager clandestin car Kristina était enceinte de notre troisième enfant !

Nous étions prêts pour partir dans un des plus grands pays du monde, avec des températures qui pouvaient atteindre les 30° en été et descendre en hiver jusqu'à -30° et parfois encore moins !

Nous passions de l'Afrique, continent chaud par excellence et cela toute l'année, à un continent où les températures pouvaient varier de 60 degrés en une année ! Je me souviens qu'un jour où je téléphonais à un frère africain, j'essayais de lui expliquer ce qu'était le froid : « Imagine-toi dans un congélateur en maillot de bain, c'est un peu ça, le froid d'ici ! » Et lui de me répondre : « Oh mon frère ! mais si je vais là-bas, je meurs ! »

Une très belle chanson du chanteur québécois Gilles Vigneault explique bien cela, elle s'appelle « Mon pays, ce n'est pas un pays, c'est l'hiver ! ». Oui, c'est le pays de la neige, mais quel beau pays !

En arrivant au Québec, nous avons été charmés par ses contrées sans fin, ses paysages de feu lorsque les feuilles des érables changeaient de couleur et donnaient un spectacle incroyable où les mélanges de jaune, de rouge et de brun nous donnaient l'impression que les bois étaient en feu, mais aussi ses nombreux lacs eux aussi sans fin, il faut avoir vu cela au moins une fois dans sa vie.

Nous avons été touchés par l'accueil qui est tout bonnement impressionnant. Les gens sont d'une simplicité et d'une gentillesse à vous couper le souffle. Bien sûr, tout n'était pas rose dans notre vie de tous les jours, mais dites-moi, où est-ce que tout est rose ?

Honnêtement, grâce à cet accueil, nous nous sommes sentis tout de suite chez nous. Il faut dire aussi qu'il est connu que quand un Belge va au Québec ou un Québécois en Belgique, il y retrouve un même esprit ; beaucoup de gens nous disaient combien il était facile de s'adapter dans l'un comme dans l'autre pays.

Une des premières choses que nous avons faites en arrivant était d'aller acheter des vêtements adaptés à ces températures ! Nous sommes arrivés à la mi-novembre 2002 et déjà la neige

était au rendez-vous. La neige, qu'est-ce que j'aimais ça, quand elle tombait et que tout était recouvert de ce manteau blanc ! Nous allions souvent faire une balade dans les bois et nous contemplions ce spectacle féerique.

C'était incroyable car après une tempête de neige qui laissait bien souvent 40 cm sur la route, ils passaient avec des machines qui enlevaient toute la neige et laissaient un peu de sable derrière eux, ceci pour ne pas glisser. Quand je voyais cela, je ne pouvais m'empêcher de penser à nos routes belges : dès qu'il y a une couche d'un centimètre ou deux, toute la Belgique est bloquée et la neige empêche de rouler normalement. Là, on pouvait dire que l'homme et ses machines avaient dominé la neige.

Nous vivions à Sainte-Anne-de-Beaupré, à une demi-heure du centre de Québec. Ce village était connu pour être un haut lieu de pèlerinage dédié à sainte Anne, la maman de la Sainte Vierge. Ce culte avait été amené au début de la colonisation par les Français, « les colons » qui étaient partis des alentours d'un autre lieu de pèlerinage dédié à sainte Anne : Sainte-Anne d'Auray, en Bretagne.

À Sainte-Anne-de-Beaupré, le sanctuaire était grand et beau ; les foules venaient aux pieds de la sainte demander des grâces, de partout dans le monde et tout au long de l'année.

La maison

Dans notre maison, vivaient une dizaine de personnes. La maison était située à flanc de colline, juste au-dessus du sanctuaire de Sainte-Anne, nous n'en étions séparés que par la rue Royale et le Chemin de Croix. Cette maison appartenait à la communauté des Pères Rédemptoristes qui nous accueillaient dans ce monastère, essentiellement pour être une présence et permettre aux pèlerins de venir prier dans notre chapelle, dédiée

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

nous en récupérerions un de plus. Éclat de rire de sa part : « Il est bien connu que dans une rivière, un brochet ne reste jamais à la même place et ce brochet est probablement déjà dans le lac ; il ne reviendra plus. » Je lui répondis que rien n'est impossible à Dieu et que si nous le Lui demandions avec foi, il nous retrouverait cet hameçon ! Mon ami n'était vraiment pas convaincu et il partit en riant de plus belle.

Je remis donc ma ligne dans l'eau et attendis que cela morde, mais ce jour-là, plus rien ne vint se prendre dans ma ligne. Dans la nuit, il plut assez fort et le lendemain, le niveau de l'eau avait monté. L'eau était toute brune. Mon ami me dit que dans ces conditions, il ne servait à rien de pêcher et encore moins d'espérer récupérer l'hameçon, je lui demandai quand même de me laisser essayer.

Je descendis donc à la rivière et je lançai la ligne. Le temps passa. Comme l'eau avait monté, les berges avaient été nettoyées et donc il flottait sur l'eau tout un amas de branches, ce qui compliquait la pêche. Au bout d'un long moment, comme rien ne se passait, je fis une prière de foi : « Maintenant, je vais mettre la ligne dans l'eau et je demande au poisson qui a emporté l'hameçon de se laisser prendre ! » En plus, comme j'avais dit qu'avec Dieu, tout est possible, il y allait de la parole même de Dieu !

Je priai le Credo et ensuite, je lançai l'hameçon ; au même moment, mon ami arrive près de moi et me dit avec un petit sourire : « Alors, ça mord ? As-tu retrouvé mon hameçon ? » Je répondis : « Non, rien pour l'instant » et lui de me dire : « Je te l'avais bien dit ! » Mais, juste à ce moment-là, voici que la ligne se tend, un poisson mordait à l'appât et je dis tout haut : « Ça y est, c'est notre fameux poisson ! »

Le combat commença et petit à petit, je ramenai la ligne, mais plus doucement que la dernière fois. Cette fois-ci, je ne voulais

pas le perdre, car il y allait non pas de ma crédibilité, mais bien de celle du Bon Dieu, qui de par ma foi, devait agir ! De longues minutes passèrent et l'on commençait à voir le poisson sortir de l'eau : c'était bien un gros brochet ; mon ami prit l'épuisette, et ensemble nous avons sorti et déposé le poisson à même le sol. Mon ami se mit à genoux et ouvrit la gueule du poisson pour retirer l'hameçon. À ce moment-là, il lève la tête, me regarde avec des yeux écarquillés, le visage tout blanc et me dit : « C'est ton poisson ! Regarde, il y a deux hameçons, c'est fou, ça ! » Je lui répondis : « Tu vois ! Je t'avais bien dit que quand on fait confiance à Dieu, Lui, Il peut tout ! » Il me dit que pour lui, c'était une bonne leçon et qu'à l'avenir, il aurait plus d'audace dans la foi.

Un passage de l'Évangile me fait repenser à cet événement chaque fois que je l'entends : *« Va à la mer, jette l'hameçon, saisis le premier poisson qui mordra, et ouvre-lui la bouche. »* (Mt 17, 27) La parole d'hier est toujours vraie aujourd'hui !

Grâce à cet événement, tous les deux nous avons avancé dans la foi, lui en voyant se réaliser l'impossible et moi, malgré ma confiance en Dieu, en prenant le risque de me faire passer pour une patate ! Mais il fallait traverser ce moment inconfortable pour permettre à mon ami de voir Dieu en action.

En effet, le signe n'est rien, seul le fruit compte. Cet homme, diacre de l'Église catholique, avait été rejoint dans ses doutes et Dieu, à travers un brochet, l'avait ferré, comme dirait tout bon pêcheur ! C'est à cela que servent les signes : à affermir notre foi en ce Dieu qui est là. Nous sommes remontés vers la maison en louant Dieu et en témoignant à qui pouvait l'entendre des merveilles que Dieu avait faites chez lui.

L'autre fruit que l'on goûte immédiatement dans de pareilles situations est la joie ! Une joie profonde qui nous fait toucher à

la joie même de Dieu, comme à l'époque de Jésus : *« Quant aux disciples, ils étaient remplis de joie et d'Esprit Saint. »* (Ac 14, 52)

En faisant quelques petites recherches, j'ai découvert que ce lac est appelé aussi « le royaume », n'est-ce pas amusant ? Le royaume, un poisson… Jésus qui répond à une prière. Comme Jésus Ressuscité qui donne du poisson à ses apôtres au bord du lac (Jn 21).

Le paradis ? La communion des saints ?

Un autre signe servit à l'édification de la foi familiale.

Chaque année, depuis ma rencontre avec le Bon Dieu, pour la fête de l'entrée au Ciel de mon papa, nous recevons un petit clin d'œil de lui ! En effet, je crois à la communion des saints, « je crois au monde visible et invisible ». Qu'est-ce que cela veut dire, pour moi, dans la vie de tous les jours ?

Tous, nous connaissons au moins un saint ou une sainte et nous l'identifions facilement quand nous sommes devant sa statue. Bien souvent, nous déposons nos intentions à travers une prière, une bougie, etc. Mais nos proches, qui ne sont pas reconnus comme saints ou, en d'autres mots, qui ne sont pas canonisés, ne peuvent-ils pas nous aider ici-bas ? De leur vivant, ils essayaient tant bien que mal de tout faire pour nous aider, vous pensez donc qu'une fois décédés, c'est fini, qu'ils n'ont plus aucun intérêt pour nous ? Non, je crois en cette communion des saints et en ce monde invisible qui est le Royaume promis par Jésus.

Parlons du paradis : tout le monde ou presque croit qu'il existe, quelque part, un endroit où nous irons et surtout, tout le monde est d'accord pour dire que nous y serons bien. Où est le paradis ? Pouvons-nous le trouver grâce à toutes les technologies actuelles ou même futures ? Est-il au fond de la

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Royaume. Bonne route.

À Dieu.

Table des matières

Couverture
4ème de couverture
Copyright
Titre
Dédicace
Préface
Avant-propos
Chapitre I. L’avent de la rencontre
Chapitre II. La rencontre
Chapitre III. Et après ? La présence de Dieu
Chapitre IV. Faits et gestes d’une famille missionnaire

Ce livre vous a plu,
vous pouvez, sur notre site internet :
donner votre avis
vous inscrire pour recevoir notre lettre mensuelle d'information
consulter notre catalogue complet,
la présentation des auteurs,
la revue de presse, le programme des conférences
et événements à venir ou encore feuilleter des extraits de livres :
www.editions-beatitudes.fr

TÉMOIGNAGE

STEPHAN MICHIELS

TROIS MINUTES POUR LA VIE

Du hard rock à Jésus Christ

EdB